

## CHAPITRE PREMIER

Je suis un spatonaute. J'aime l'espace. J'aime voyager dans l'espace et je connais tous les trucs qui y facilitent la vie, toutes les astuces qui me permettent de faire face mieux que quiconque aux excentricités de l'espace. En espace profond, je me sens chez moi, et je suis capable d'affronter la quasi-totalité des pièges que l'espace libre peut décider de me poser. Piloter le *Cygne Capoté* en plein espace était une joie et un privilège.

Mais le *Cygne Capoté*, de l'aveu même de son concepteur, disposait de bien plus de ressources qu'un vaisseau ordinaire. L'objectif, avait-il ajouté, n'était pas de l'employer en tant que simple moyen de transport permettant de partir d'un point A pour atteindre un point B – fonction que le premier caboteur venu était capable de remplir presque aussi bien. Son intention avait toujours été de confier au *Cygne Capoté* des missions qu'aucun vaisseau existant

n'était en mesure de mener à bien. C'était la raison pour laquelle il m'avait engagé. D'accord, les choses ne s'étaient pas passées exactement comme il l'avait prévu, mais c'était parce qu'il était très occupé et qu'il ne nous avait jusqu'à présent assigné, au *Cygne* et à moi-même, que des tâches assez peu (selon lui) exigeantes.

Ainsi, toujours selon lui, lorsque se présenta l'occasion de réaliser ses rêves les plus chers et – simultanément – d'utiliser le *Cygne Capoté* dans un environnement qu'aucun autre vaisseau, dans toute la Galaxie, n'était capable d'affronter, son enchantement fut à son comble.

Pas le mien. À dire vrai, ce que je ressentais était totalement à l'opposé.

Je déteste l'atmosphère. Tout en admettant que certaines d'entre elles sont non seulement utiles, mais aussi fortement souhaitables du fait qu'elles sont indispensables à la vie – et tout particulièrement la mienne – je crois que l'atmosphère n'est pas un environnement dans lequel un spationaute qui se respecte puisse se satisfaire de piloter un vaisseau spatial qui se respecte.

Et lorsque « atmosphère » s'avère être un euphémisme si on l'applique à un enfer saturé de nuages et déchiré de tempêtes comme celles qu'on trouve sur des mondes analogues à Leucifer V, il me semble alors parfaitement justifié de ne ressentir rien de

moins que de la haine à son rencontre.

Je ne doutais pas que le *Cygne* fût en mesure d'y faire face. De son côté, Charlot n'éprouvait visiblement pas le moindre doute, étant donné qu'il était à bord, regardant présentement par-dessus mon épaule – et il était probablement meilleur juge que moi de ses capacités *théoriques*. Je suis un homme pragmatique et je suis tout disposé à reconnaître que c'était moi, et non le vaisseau, qui n'étais pas à la hauteur de la tâche. Malheureusement pour moi, Charlot n'admet pas ce genre d'excuse. Lui est un homme qui croit aux capacités théoriques. Il ne fait aucune concession aux faiblesses humaines.

Je plongeai dans l'atmosphère avec la désagréable impression d'être le proverbial flocon de neige tombant en Enfer. Je réduisis notre vitesse à quelques milliers de kilomètres à l'heure et continuai à ralentir tout en me préparant à déployer les ailes afin de profiter de leur portance. La résistance de l'air allait manifester de toute façon, et je me disais qu'il serait beaucoup plus utile d'en tirer profit – de l'intégrer dans la manœuvre – que de la combattre avec les tuyères et le flux. J'aurais aimé pouvoir contracter mon corps-vaisseau en une sphère dense pour tomber comme un météore sur quelque deux mille kilomètres d'atmosphère avant de me déployer miraculeusement pour reprendre instantanément le contrôle juste au-dessus du sol. Mais sur Leucifer V

ce dernier n'était pas facile à localiser : il se camouflait au-dessous d'un épais manteau de poussière continuellement brassée par les tempêtes incessantes. Même si j'avais été capable de me déguiser en aérolithe, l'atterrissage n'en aurait pas été pour autant moins périlleux. Il était hors de question de me « déployer » dans de telles conditions – j'aurais été déchiqueté. Non, la seule solution consistait à descendre lentement, ailes ouvertes et après avoir réduit ma masse réelle autant que possible, feignant d'être une feuille d'automne et non une créature de chair et d'acier.

Lorsque l'atmosphère se referma sur moi, les sens du vaisseau déclenchèrent en moi une soudaine crise de claustrophobie, une impression de noyade, d'étouffement dans un tissu moelleux. Je la chassai.

Je glissai en suivant une longue courbe décroissante, me contentant de maintenir l'équilibre entre les effets de la densité croissante de l'air et le cycle de flux. J'injectai dans le système nerveux du moteur autant d'énergie qu'il pouvait en accumuler, sachant que j'aurais besoin de la totalité de ce que je pourrais en tirer. Lentement, j'entrepris de désactiver les écrans. Étant donné la vitesse à laquelle je me déplaçais, ils auraient constitué bien plus un inconvénient qu'un avantage. Quel que soit le profil aérodynamique d'un vaisseau, même s'il s'agit d'un astronef à géométrie variable comme le *Cygne*, il est absolument

impossible d'éviter l'érosion des boucliers. Et, une fois en enfer, j'aurais déjà assez à faire sans devoir en sus me préoccuper de leurs court-circuits. Un écran atteint qui immobiliserait un de mes membres, ne serait-ce qu'une seconde, pouvait avoir des conséquences funestes. D'un autre côté, au fur et à mesure que je réduisais les champs de protection, j'acquis une conscience croissante de l'atmosphère qui me déchirait la peau, me brûlait, me picorait et me griffait. Et plus je descendais, plus les lames qui allaient me taillader devenaient acérées. Je savais que j'allais saigner, mon corps-vaisseau aussi bien que mon corps de chair ; et je savais aussi que j'allais avoir mal, très mal.

— Prêt ! dis-je à Ève.

Elle se tenait à côté de moi, la trousse médicale déjà prête. Nous avions déjà convenu des types d'injections dont je pourrais avoir besoin et nous avions mis au point un code me permettant de les réclamer. Le moment était venu pour elle de m'inoculer le premier produit – je n'avais pas installé de système de perfusion car je ne voulais pas que les sensations provenant d'un appareillage fixé sur moi interfèrent avec celles de la « peau » extérieure. Probablement mes perceptions seraient-elles douloureuses, mais l'exactitude de mon interprétation et la précision des corrections que j'apporterais en réponse étaient primordiales – la survie du vaisseau en dépendait.

— Johnny ! lançai-je tandis que nous nous enfoncions toujours davantage.

— J'attends, répondit-il. Rien encore.

Je devais maintenir le champ de flux au-dessus de 0,9 afin que notre masse réelle soit aussi proche que possible de zéro et, lorsque le champ est très dense, le système de détente est d'une extrême sensibilité. Le moindre déséquilibre aux points de décharge provoquerait une perte de flux. Il y aurait inévitablement quelques déperditions, que nous devrions impérativement garder sous contrôle. Et « nous » ne signifiait pas seulement moi, mais également Johnny. Il allait être mis à rude épreuve – une épreuve de loin plus rude qu'il n'en avait connues jusqu'ici.

— Comment te sens-tu ? demandai-je au vent.

— *Fin prêt*, me répondit-il.

De longues secondes de silence passèrent sans que rien ne se produise. Je poursuivis la désactivation des écrans avec une prudente lenteur, me donnant l'impression d'être une strip-teaseuse pendant une répétition. Il y eut une phase inconfortable lorsque la sensation des molécules d'air glissant sur ma peau me fit l'effet d'un picotement ou d'un chatouillement insistant, mais comme j'y étais habitué depuis longtemps, cela ne me gêna pas. Cette étape fut rapidement franchie, et je ne tardai pas à ressentir un fourmillement continu, signe que la pression s'accroissait. Je n'ai jamais porté de cilice, cependant

j'imagine que la sensation doit être assez analogue. Plus nous nous enfoncions, plus la pression était forte, et pourtant le pire restait encore à venir. À mesure que nous plongeions de plus en plus bas, les turbulences qui nous enveloppaient gagnèrent en puissance. Le *Cygne* avait été conçu pour être capable de compenser les fluctuations – il avait des ailes, comme un oiseau, des nerfs et des moteurs à même de modifier sous de nombreux aspects la configuration de sa peau extérieure jusqu'à le rendre presque parfaitement aérodynamique. Mais rien n'est jamais parfait, et il subsistait toujours quelque chose que je ne parvenais pas à neutraliser. Cela faisait comme si des doigts hésitants glissaient sur moi, tantôt légers, tantôt maladroits.

Dans le poste de commande, tout était d'une immobilité minérale. Tout paraissait facile lorsqu'on était assis à l'arrière et, tandis que les minutes s'égrenaient, pour ceux qui m'observaient les choses empiraient au lieu de s'améliorer. Ils n'avaient aucun moyen de comprendre, aucun moyen de ressentir ce que j'éprouvais, aucun moyen de percevoir le désastre embusqué aux coins de mes yeux. Selon leur point de vue, tout se déroulait comme si nous parcourions un sillon dans le vide absolu de l'espace, sauf que tout en moi irradiait la tension et la concentration.

Lorsque les écrans furent complètement éteints, la

surface ventrale tout entière prit vie et devint sensible.

— Faites-moi la deuxième maintenant ! dis-je, me surprenant moi-même par le calme de ma voix.

Je sentis l'anesthésique pénétrer dans mon bras et, presque automatiquement, j'entamai mentalement le décompte des secondes jusqu'à l'insensibilisation.

Le soulagement me parut cependant ne durer que quelques secondes. L'acharnement de l'atmosphère compensait l'engourdissement, de sorte que la surface ventrale demeura douloureuse et sensible.

— *N'en prends pas davantage*, m'avertit le vent, *je perdrais tout contrôle.*

— D'accord, répondis-je sur un ton rassurant.

Je n'avais pas la moindre intention de nous assommer tous les deux.

Environ deux minutes plus tard, nous atteignîmes les premiers nuages et le pilotage prit d'un seul coup une tout autre tournure.

— C'est parti ! signalai-je à l'intention de Johnny.

La douleur me prit d'abord dans le dos, semblable à une crampe musculaire. Nous descendions assez lentement à cet instant – pas plus de quelques centaines de kilomètres à l'heure, mais plus nous ralentissions, plus il devenait difficile d'équilibrer le flux jusqu'à la énième décimale. Le champ avait pratiquement disparu de mes perceptions, et tout le système de pilotage réagissait à mes ordres comme

s'il avait été fait de mastic. Alors que je me sentais à moitié mort, il me fallait évoluer avec la grâce d'un aigle et la délicatesse d'un colibri. Et comme si cela ne suffisait pas, l'anesthésique qui engourdissait mon corps entreprit de me monter à la tête.

— Stimulant ! dis-je.

L'aiguille s'enfonça une nouvelle fois dans ma chair. Je savais – tout comme Ève – qu'user de drogues à une telle cadence ne pouvait à terme qu'avoir des résultats désastreux, mais j'avais besoin de toutes les aides provisoires que je pouvais me procurer, et si je souffrais demain... eh bien, cela voudrait dire que j'étais encore en vie. Si je n'aime pas plus les piqûres que tout un chacun, je n'ai pas de fierté mal placée. Je ne cours pas après la catastrophe. Probablement, en dernière analyse, cela amputera-t-il ma vie de plusieurs années, mais quand on pèse le pour et le contre...

— Attention ! s'écria Johnny.

Son avertissement n'était pas nécessaire. Je pouvais sentir le flux glisser comme du sable entre mes doigts. Je sentais aussi le danger qui flottait autour de moi comme une vague de nausée. Je pouvais également sentir les muscles de mon visage se contracter tandis que je luttais avec les commandes. Enfin, je sentais les mains de Johnny, quelque part en moi, profondément enfoncées dans le mécanisme propulseur, affairées à purger le

cerveau artificiel, opérant avec une délicatesse comme jamais encore il n'avait eu à faire preuve. Le flux recommença à circuler. La déperdition cessa. Le vaisseau était de nouveau sous contrôle.

Et la descente se poursuivit. Nous nous enfonçâmes toujours davantage dans l'atmosphère de Leucifer V, ce monde que les Gallacellans appelaient Mormyr, dans une chute qui paraissait ne devoir jamais finir, avec les senseurs qui ne percevaient au-dessous de nous qu'un abîme secoué de tempêtes. Je réduisis la poussée des machines, l'injectai dans le flux et le réseau nerveux, reconstituant ainsi les réserves et réduisant notre vitesse horizontale, de sorte que notre pénétration se rapprochait de plus en plus d'une descente en piqué. La douleur était toujours présente, mais je la maîtrisais. L'action conjuguée des drogues et du vent maintenait mon aptitude au pilotage. Jusqu'ici, ça allait.

Sauf que les choses ne pourraient aller qu'en empirant.

Pour commencer, la double perception se mit à me perturber. Je sentis les fantômes d'Ève et de Titus Charlot flotter au-dessus de moi dans l'atmosphère de la planète, tels des démons accompagnant la descente du vaisseau, le guettant comme des rapaces, le poussant à plonger de plus en plus vite... vers sa perte ?

Je pris conscience du combat que menait le flux. Il

*essayait* vraiment de rester avec moi, de m'assister, tandis que les vents et les vapeurs qui hurlaient autour de la nef le fouettaient sans trêve. Je savais que le *Cygne* me donnait tout ce qu'il pouvait, qu'il s'efforçait d'y arriver de lui-même, sans transmettre au pilote les souffrances et les dangers qu'il affrontait. Je me glissai dans les synapses de l'oiseau, me fondis complètement en lui, m'intégrai au flux qui résista fermement à la torture bien qu'il ne fût protégé ni par les écrans ni par le champ de détente. La sensation évoquait une araignée qui traverserait les ventricules de mon cœur, des mille-pattes qui ramperaient dans mes artères et mes veines, un serpent de feu qui se fauflerait lentement dans mes boyaux. J'eus l'impression de m'ouvrir de l'intérieur, tout doucement, sans violence, sans douleur, sans éprouver les tiraillements de la déchirure, et ce fut comme si je me répandais en moi-même.

Nous descendîmes encore et encore, traversant les nuages de poussière noire et de glace, dans la fureur d'un ouragan tourbillonnant qui nous poignardait. Je saignais. Je perdais du flux. Je percevais l'activité incessante de Johnny qui opérait avec toute la rapidité, la finesse de sensation, dont il était capable. Il savait s'y prendre, il n'y avait aucun doute. Il était bon, mais il n'était pas assez bon. Ma déchirure intérieure s'agrandit et je saignai encore.

Les senseurs m'indiquèrent enfin qu'il existait un

*en bas*, que ce puits gravifique avait un fond, qu'il existait un refuge, à condition que je réussisse à l'atteindre. Trop tard ! Johnny perdait et Johnny paniquait. Je parvins à sentir la terreur qui l'envahissait tandis qu'elle altérait les mouvements de ses doigts qui travaillaient en moi. Je me rendis compte que le flux cédait à son hystérie et à l'acharnement démentiel de la tempête.

Je réalisai – et je manquai de peu d'en être surpris – que ma souffrance résultait d'une horrible *compression*, puis je compris que mon unique voie de salut résidait dans la fuite. Je tentai de crier, dans l'espoir qu'un cri, même silencieux, pourrait stabiliser Johnny, pourrait signaler à Ève que j'avais besoin d'une autre piqûre, pourrait même informer Charlot que ce qu'il voulait me faire faire était tout simplement irréalisable. Je fus toutefois incapable d'émettre le moindre son. Ma mâchoire était bloquée et seul le vent, enfermé avec moi, en moi, dans une angoisse rigide, sut ce qui arrivait.

Les derniers vestiges d'énergie passèrent du réseau nerveux dans le système de détente. Le flux était bloqué. Je déchargeai les tuyères dans l'espoir d'engendrer dans l'ensemble des machines une sorte d'électrochoc, en une imitation de vie, et je saturai d'énergie le système nerveux du vaisseau. Dans une unique manœuvre convulsive – un acte que nul oiseau, nul vaisseau, rien dans toute la Galaxie

n'aurait été en mesure de réaliser à l'exception de l'entité symbiotique que nous formions, le *Cygne Capoté* et moi – j'injectai un courant de puissance dans le champ.

Le flux s'agita, et Johnny avec lui. Nous nous y mîmes tous – le *Cygne*, Johnny, le vent et moi – et nous trouvâmes suffisamment de ressource pour nous retourner, puis pour mettre en œuvre la puissance nécessaire à reprendre de l'altitude. Juste assez d'énergie pour fuir. Pour filer à tire d'aile, complètement terrifiés. Sans savoir comment, nous parvînmes à initier une sorte de réaction, puis nous nous élevâmes à une allure croissante tandis que le flux se reconstituait de lui-même.

Ce fut pendant que nous montions que la douleur me submergea pour de bon. Pas d'écrans, aucune protection. J'éprouvais la sensation de brûler vif, que ma peau se couvrait de cloques et noircissait avant de se transmuier en une poussière noire et glacée qui se déposait sur mes os.

Néanmoins, même confronté à cela, le *Cygne* resta égal à lui-même. Johnny consolida la réaction – Johnny et le vent –, ils rassemblèrent assez d'énergie pour alimenter les machines, recharger les tuyères et – enfin – rétablir les écrans. Notre ascension devint très vite vertigineuse, puis je réalisai que nous étions tous vivants, et que nous le resterions.

Je parvins à émettre un son... un mot. Je crois que

c'était :

— Vite !

Et c'est ce que nous fîmes. La durée du trajet que nous avons mis de longues minutes à parcourir en venant put se mesurer en secondes dans l'autre sens. Nous émergeâmes des nuages puis de l'atmosphère, nous retrouvâmes l'espace. Je demeurai rigide dans le berceau, mon corps et ma douleur répandus dans tout le vaisseau, toujours en quête du moindre vestige d'énergie que la réaction était susceptible de fournir. Tous ensemble nous restâmes, au cours de ces interminables secondes, unis vers un même objectif.

Et nous réussîmes.

Lorsque nous retrouvâmes l'espace, j'étais complètement à bout de forces dans le berceau, sans plus de notion de ma minuscule personne humaine qu'un nouveau-né. Même après que nous nous fîmes enfoncés loin dans le vide du système, je n'éprouvai qu'une seule sensation susceptible d'être liée à mon individualité corporelle, et non à ma totalité présente, l'entité symbiotique vaisseau-moi, et ce fut une sensation d'humidité. Ma vessie s'était vidée et du sang coulait aux deux coins de ma bouche, se mêlant à mes larmes.

Ève m'essuya. Quand ma conscience eut réintégré sa résidence habituelle, je perçus le va-et-vient caressant du linge humide qu'elle me passait sur le visage.

J'entendis la respiration de Charlot.

Il y eut de longues minutes d'attente pendant lesquelles personne n'osa prononcer un mot. Ni à quiconque, ni sur le moindre sujet. Les deux Gallacellans qui se tenaient au fond du poste de commande demeurèrent absolument impassibles, patients. Nick DeArco ne trouvait rien à dire.

Naturellement, ce fut Charlot qui rompit le silence.

— Moins de cent mètres, dit-il.

Rien de plus. Seulement : *Moins de cent mètres*. Aucune sympathie, aucune compassion. La seule chose qui l'intéressait était de savoir à quelle distance du sol nous nous étions approchés avant d'échouer. Il *savait* que si nous pouvions atteindre le dernier kilomètre – le dixième du dernier kilomètre – alors il était *théoriquement* possible d'arriver jusqu'en bas. Le sang qui s'écoulait de moi, il ne le vit même pas. L'unique chose qu'il voyait, c'était que nous avions frôlé la victoire à quelques secondes près et que nous avions échoué.

— C'est impossible, dis-je. C'est infaisable.

— Vous y étiez, répondit-il. Vous y étiez, c'était l'affaire de quelques mètres.

— Cela ne fait aucune différence, rétorquai-je. Que ce soit un mètre ou un parsec. Ces cent derniers mètres étaient les plus dangereux. Rien ne pourrait survivre là-dedans. Rien du tout. Il est absolument impossible de couvrir ces cent derniers mètres. N'y

pensez même plus !

— Il vous restait de l'énergie, insista-t-il. Assez d'énergie pour prendre la fuite.

— Et si j'avais consommé cette énergie pour la descente, expliquai-je d'une voix rauque tandis que le feu de la discussion rivalisait avec le flot de sensations qui s'empara de mon corps – et, avec les sensations, un renouveau de douleur –, avec quoi aurais-je redécollé ? terminai-je.

— Une fois posés... commença-t-il.

— Et que serait-il arrivé si nous étions tombés en panne à dix mètres du sol ? l'interrompis-je. Ou dix centimètres ? Il ne nous restait plus qu'à atterrir en catastrophe... et nous n'aurions plus eu qu'à prendre nos dispositions pour y passer le reste de notre vie.

— C'est ma faute, résonna la voix de Johnny dans l'interphone. C'est ma faute. Si j'avais réussi à tenir le flux quelques secondes encore... mais je l'ai perdu. Ce n'est pas la faute de Grainger...

Si j'avais jamais eu besoin d'aide...

— Est-ce vrai ? demanda Charlot.

— Personne n'aurait pu le tenir, répondis-je. Personne. Johnny a été formidable. Personne n'aurait pu faire mieux. Ni Rothgar, ni Jésus-Christ. Aucun être humain ne peut poser un vaisseau sur ce monde. C'est tout simplement infaisable.

— J'aurais pu le faire, insista Johnny d'une voix dont le timbre sonnait comme le glas du destin. Si

seulement...

— EST-CE QUE TU VAS FERMER TA FOUTUE GUEULE ? hurlai-je. Tu veux y retourner ? Ne sois pas idiot. Tu as fait de ton mieux. Personne n'aurait fait mieux que toi. Nous ne pouvions rien faire de plus. C'est impossible. Rien ne sert de pleurnicher, ni maintenant ni plus tard. Il faut que tu comprennes qu'il existe des choses tout simplement infaisables.

— *C'est faisable*, dit le vent, *et tu le sais*.

De quoi se mêlait-il, celui-là ? Oui, c'était faisable... avec un mécanicien parfait et un pilote parfait. Le vaisseau en était capable. Tandis que Johnny n'était que Johnny et, quant à moi, je ne me prenais pas pour un surhomme. Oui, c'était faisable. Mais seulement par un dément. Et seul un dément suggérerait à Charlot qu'une autre tentative n'était pas à exclure. Charlot n'était qu'un être humain. Il ne pouvait pas nous faire descendre une nouvelle fois. Pas si c'était impossible.

Stylaster – le Gallacellan au bénéfice duquel toute cette mascarade avait été organisée – prononça quelque chose dans sa propre langue. Aucun être humain ne connaissant leur idiome – les Gallacellans étaient très discrets concernant leur vie privée – il nous fallut donc attendre que l'interprète se manifeste. Son nom était Ecdyon.

— Stylaster dit que votre pilote a été endommagé, traduisit Ecdyon à l'intention de Charlot. Faudra-t-il

le remplacer pour la seconde tentative ?

Je le fusillai de mon regard le plus meurtrier. En pure perte. Que peut signifier un regard meurtrier pour un extraterrestre ? Ecdyon connaissait l'enjeu et j'étais prêt à parier que c'était également le cas de Stylaster. Ils jouaient une rude partie. Charlot allait devoir faire appel à toutes les ressources de sa célèbre diplomatie.

— On ne peut pas remplacer le pilote, déclara Charlot, s'adressant à Ecdyon tout en gardant un œil sur moi. Il faudra le laisser se reposer jusqu'à ce qu'il se soit remis. Ensuite nous parlerons d'une seconde tentative.

— Vous pouvez en parler tout votre soûl, fis-je remarquer. Je ne retournerai pas là-dedans.

— Nous discuterons de cela plus tard, martela Charlot sur un ton menaçant et à voix basse parce qu'Ecdyon était fort occupé à cliqueter en gallacellan à l'intention de Stylaster.

— C'est infaisable, répétai-je.

— C'est à moi d'en décider.

— Je ne suis pas votre esclave ! fulminai-je. Vous n'êtes que le propriétaire de ce vaisseau. J'en suis le pilote et Nick en est le capitaine. Une seule personne a le droit de m'ordonner de plonger une deuxième fois dans cet enfer, et c'est le capitaine DelArco. Maintenant, *il* sait que je ne plaisante pas quand je dis que c'est infaisable et *il* ne m'ordonnera pas de

recommencer. En conclusion, M. Charlot, vous ne pouvez légalement rien contre moi !

Le regard dont il me gratifia était chargé de pur venin. La politesse, la gentillesse et même le semblant d'amitié que nous avions partagés sur Pharos, tout cela avait disparu. Titus Charlot était un vieillard. Un vieillard malade. S'il y avait une chose, une seule, qu'il tenait à faire plus que toute autre avant de mourir, c'était établir un contact significatif avec les Gallacellans. Au cours des cinq siècles qui s'étaient écoulés depuis que les Gallacellans et les Humains s'étaient rencontrés sur Leucifer IV, il y avait eu exactement *une* occasion d'établir un tel contact... et c'était celle-ci. Seuls Grainger et les limites du possible se dressaient entre Charlot et Stylaster, et Charlot n'était pas homme à se laisser arrêter par les limites du possible. Dans ces conditions, quelles étaient les chances de Grainger ?

— Le capitaine DelArco suivra mes instructions, assura froidement Charlot, dont la colère croissait à chaque minute parce qu'il savait que chacune de ses paroles serait tôt ou tard rapportée à Stylaster.

— Le capitaine DelArco fera bien d'y réfléchir longtemps et sérieusement, rétorquai-je. Et vous aussi. Parce que, entre vous, moi et tous ceux qui peuvent m'entendre, il est hors de question que je recommence à plonger avec ce vaisseau dans l'atmosphère de cette planète. Vous pouvez m'envoyer

croupir en prison, tous autant que vous êtes, si cela vous arrange. Il n'empêche que toute autre tentative d'atterrissage sur Mormyr serait une tentative de suicide pour le pilote, et de meurtre vis-à-vis de ses passagers, et je ne m'y aventurerai pas !

Il me fallait impérativement exprimer ma position avec les termes les plus frappants qui soient. Rien ne m'aurait servi de dire : « C'est trop dangereux », ou bien : « J'ai peur », ou encore : « Cela fait mal ». Rien ne pouvait arrêter Charlot sinon une impossibilité, je devais donc lui servir de l'impossibilité. J'étais descendu une fois parce que je ne disposais d'aucun argument pour refuser, mais je n'avais nullement l'intention d'y retourner. À mon humble avis, personne n'avait le droit d'exiger cela de moi. Et, en mon for intérieur, j'étais intimement convaincu que, quand viendrait l'instant crucial, Nick DelArco n'accepterait pas d'être la marionnette de Charlot.

— Vous *devez* essayer encore une fois, s'entêta Charlot.

— Non, intervint Ève qui n'avait pas cessé d'éponger le sang qui me coulait encore de la bouche. Il ne peut pas. Il a raison. Cela le tuerait.

Je lui fus véritablement et sincèrement reconnaissant de m'apporter ce soutien juste à ce moment-là. Johnny eut le bon sens de rester bouche close et Nick DelArco n'avait absolument rien à dire – pour l'instant.

Je tendis les bras pour reprendre les commandes en main, et Ève me rabattit la hotte sur les yeux. Nous dérivions autour de Leucifer suivant une orbite lâche qui nous éloignait de Mormyr.

— Est-ce que nous rentrons ? demandai-je.

— Nous regagnons Iniomi, répondit Charlot. Nous allons vous retaper. Après quoi nous discuterons de la suite des opérations.

Je mis le cap sur la quatrième planète.

Stylaster cliqueta pendant une minute ou deux comme une machine à écrire prise de frénésie.

— Stylaster dit, traduisit Ecdyon, que votre vaisseau lui a fait une très forte impression. Il a toute confiance en notre future réussite.

— Salaud, grommelai-je, assez bas pour que l'interprète ne puisse entendre.

Un instant plus tard, je regrettai de ne pas l'avoir dit plus haut afin qu'Ecdyon le lui transmette. Mais il était trop tard pour répéter.

— *Je crois toujours...* commença le vent.

— Je sais, dis-je. La ferme !

Puis j'insérai le *Cygne* dans un sillon.

(...)